

Cécile BATIGNE
Armand DESBAT

UN TYPE PARTICULIER DE "CRUCHE" : LES BOUILLOIRES EN CÉRAMIQUE D'ÉPOQUE ROMAINE (I^{er}-III^e SIÈCLES)

S'il est une catégorie de céramique pour laquelle la question de la fonction et de l'utilisation doit être abordée, c'est bien la céramique commune dont la fonction essentiellement utilitaire correspond à un usage quotidien, avec des contraintes particulières.

Pour cette raison, non seulement le choix des argiles et le traitement des céramiques est davantage déterminé par l'usage que par des considérations esthétiques, à la différence des céramiques fines, mais encore il existe une adéquation entre la forme, l'usage et la nature de la pâte.

L'observation de traces et plus encore la nature des argiles employées sont donc des critères importants pour le classement des vases en groupes fonctionnels et notamment pour distinguer les céramiques culinaires (i.e. allant au feu) des céramiques non culinaires.

A l'inverse, les classifications fondées sur des critères formels et surtout dimensionnels, mises en œuvre dans de nombreuses études, n'apportent rien sur cette question essentielle, mais conduisent même à classer les vases dans des groupes ou sous des appellations qui sont en contradiction formelle avec leur usage réel.

Dans le répertoire des céramiques communes gallo-romaines figure un type de récipient à liquide classé dans la catégorie des cruches, dont la caractéristique principale est un col évasé, déformé par pression de manière à former un bec verseur. Ce type de vase est désigné fréquemment sous le nom de "cruche à bec tréflé" ou "trilobé", mais également sous l'appellation d'"olpé" ou d'"œnochoé". Ces deux noms laissent supposer un type d'origine grecque, mais le second évoque plus précisément un vase à vin. Traditionnellement on a voulu y voir en effet un récipient dérivant de prototypes grecs, en les rapprochant de vases à lèvres pincées, qui dérivent eux-mêmes, nous semble-t-il, de vases métalliques (Fig. 1).

Si les vases grecs cités en référence présentent bien une embouchure déformée par pression, créant une ouverture tréflée, ils se distinguent cependant nettement des exemplaires gallo-romains par plusieurs caractéristiques : les récipients grecs sont des vases à

large embouchure et à pied annulaire, alors que les objets gallo-romains présentent un goulot rétréci et un fond plat. Mais surtout les récipients grecs sont réalisés avec une pâte calcaire qui leur impose une fonction unique de service. Les vases gallo-romains qui nous intéressent ici sont au contraire des vases réalisés systématiquement en pâte siliceuse, à la différence de la plupart des autres cruches, précisément en pâte calcaire.

CHRONOLOGIE

1. Les formes précoces.

Les plus anciens vases gallo-romains présentant ces caractéristiques apparaissent à la fin du I^{er} s. av. J.-C. Ils sont attestés dès l'époque augustéenne en Narbonnaise. On en connaît des exemples à Vaison, Dieulefit, Vienne (Sainte-Blandine) et à Lyon. Dans cette dernière ville, le type est attesté dans un contexte augustéen classique du Clos du Verbe Incarné (Genin 1993) mais également dans les fouilles du parc archéologique réalisées à l'emplacement du prétendu "sanctuaire de Cybèle". La campagne de fouille de 1996 a livré en effet plusieurs exemplaires de ce type de vase dans un contexte correspondant à l'horizon de Haltern (Fig. 2). Jusqu'ici, aucun exemplaire n'a été trouvé dans des contextes plus anciens de Lyon ou de Saint-Romain-en-Gal.

Plus au nord, ce type de récipient apparaît également dès la période augustéenne, en particulier à Haltern mais il est absent des camps d'Oberaden, de Dangstetten ou de Neuss.

Il reste toutefois rare à la période augustéenne et devient beaucoup plus courant à l'époque de Tibère. A partir de ce moment, le type est bien représenté à Vienne et à Lyon. Plusieurs exemplaires ont été découverts dans la boutique de Vienne (Godard 1992). Des vases de ce type ont été produits dans l'atelier de La Sarra à Lyon à l'époque de Tibère-Claude (Laroche 1992) et dans l'atelier d'Aoste en Isère durant la deuxième moitié du I^{er} s. (Laroche 1987).

Les "cruches" à bec tréflé ("Kleeblattkannen") sont également bien représentées en Suisse à partir de

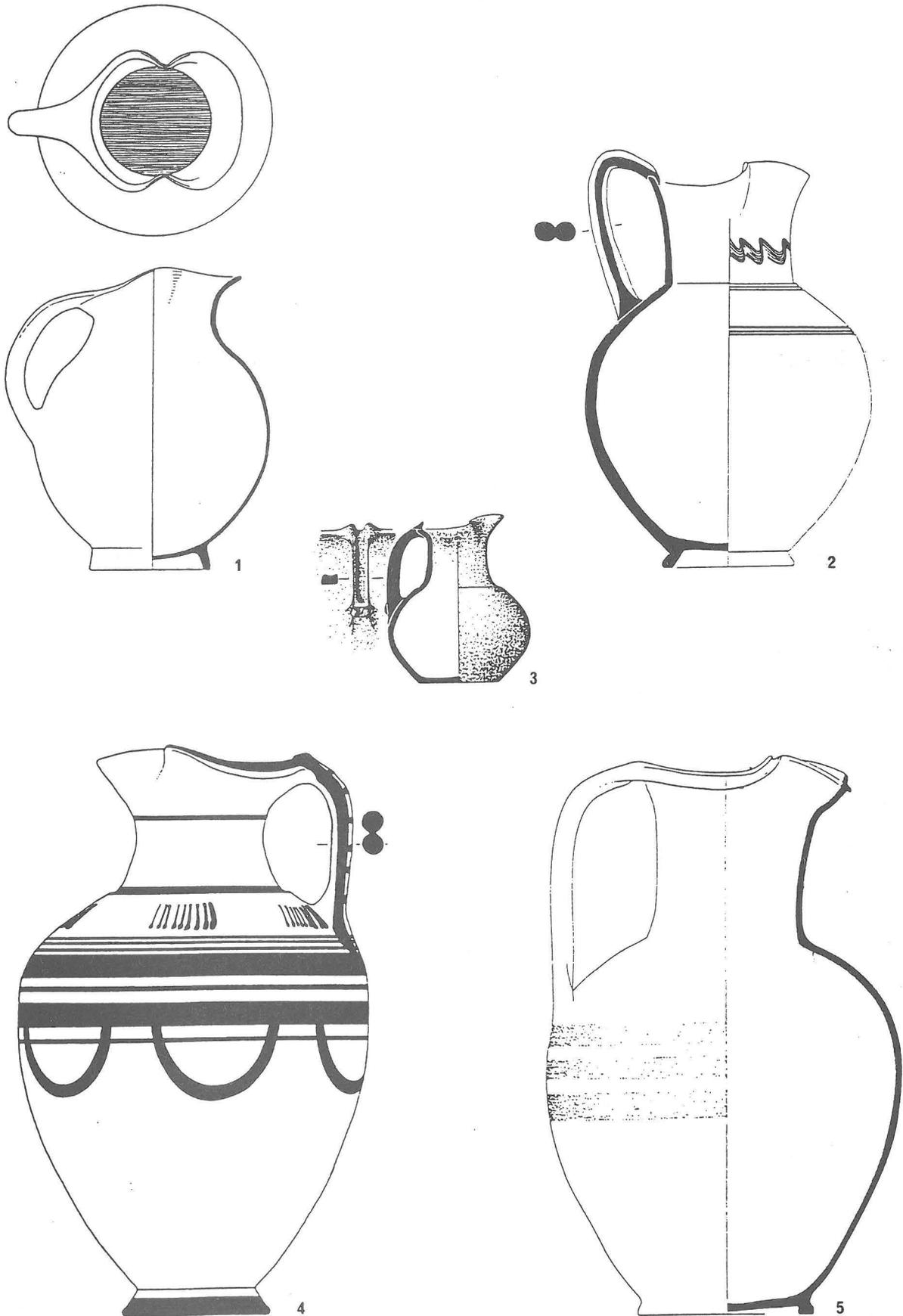


Figure 1 - Vases souvent considérés comme prototypes des "cruches à bec pincé".
1. Agora d'Athènes ; 2. Provence ; 3. Nécropole de La Catalane aux Baux-de-Provence ;
4. Le Pègue (Drôme) ; 5. Agora d'Athènes (éch. 1/4).

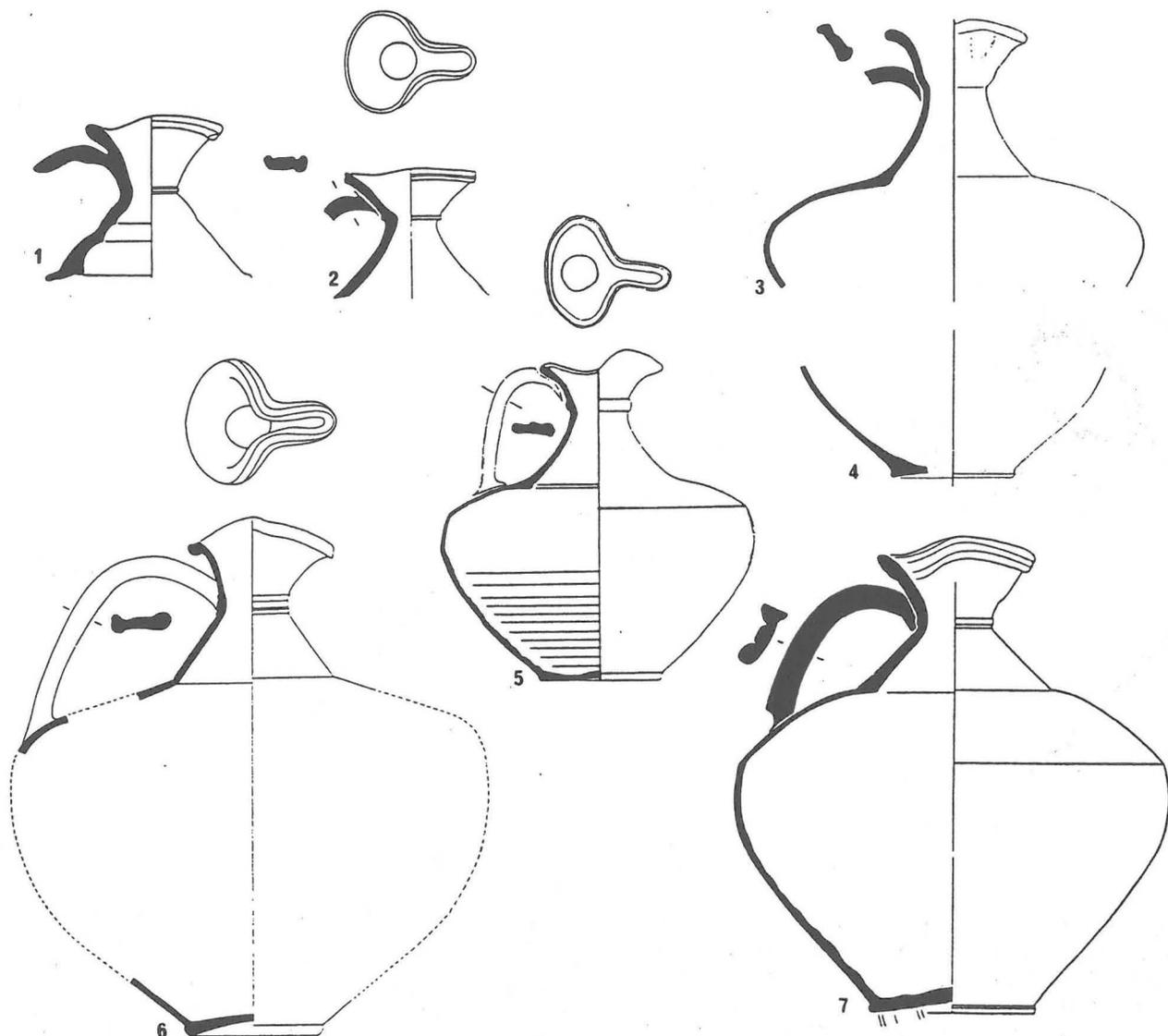


Figure 2a - Bouilloires en céramique de l'époque augustéenne et du début du I^{er} s. apr. J.-C.
 1. Colline Sainte-Blandine (Vienne, Isère) ; 2. Verbe Incarné (Lyon) ; 3. "Sanctuaire de Cybèle" (Lyon) ;
 4. "Sanctuaire de Cybèle" (Lyon) ; 5. Atelier de La Sarra (Lyon) ; 6. Vienne (Isère) ; 7. Vienne (Isère) (éch. 1/4).

l'époque de Claude, en particulier à Avenches (Roth-Rubi 1979) et à Vindonissa (Ettlinger et Simonett 1952).

Les types anciens sont caractérisés par des cols avec un étranglement souligné le plus souvent par un bourrelet et par une panse très carénée. La lèvre présente un épaississement qui est souvent mouluré. L'anse en bandeau comporte généralement deux sillons longitudinaux. Les fonds sont plats, légèrement soulevés sur certains exemplaires. La forme générale s'inscrit dans un carré, c'est-à-dire que la hauteur du vase est environ égale au diamètre de la carène (Fig. 3).

2. Evolution morphologique.

A partir de la deuxième moitié du I^{er} s., la forme connaît une évolution morphologique marquée par un allongement des vases qui deviennent également un peu moins carénés (Fig. 4). On observe aussi au II^e s. la diversification des modes de cuisson puisque l'on voit apparaître des cuissons en mode A. Parallèlement à l'apparition de ces récipients de couleur rouge ou oran-

gée, la pratique de l'engobage se développe, tantôt marron-orange mat, tantôt micacé.

En dehors de la Narbonnaise et de la vallée du Rhône, ce type de récipient est également bien connu mais à des dates plus tardives, semble-t-il. En Saintonge, la production est attestée dans plusieurs ateliers (Sanrot et Sanrot 1991) datés entre la fin du I^{er} s. et 150 apr. J.-C. Les vases présentent des formes assez différentes des productions du sud de la Gaule mais les caractéristiques techniques de ces objets sont les mêmes que celles que l'on expose plus bas (Fig. 5).

Dans le reste de la Gaule, la forme connaît surtout un développement aux II^e et III^e s.

3. D'autres types de bouilloires.

Aux II^e et III^e s. apparaissent des objets dont les formes diffèrent mais dont les caractéristiques principales montrent qu'ils ont toujours la même fonction. Il s'agit de vases avec un bec proéminent, en forme de gouttière. Les anses de section arrondie présentent

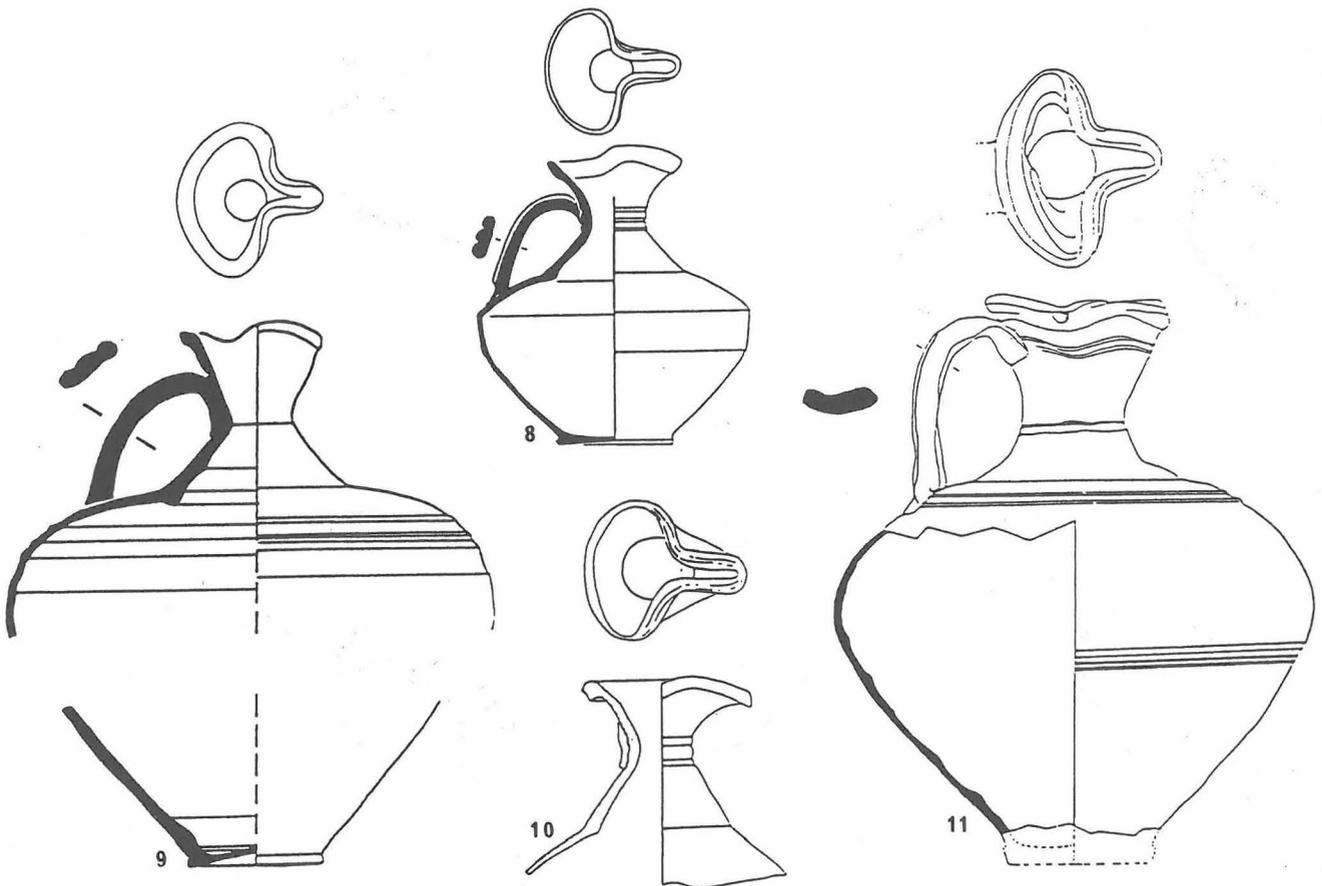


Figure 2b - Bouilloires en céramique de l'époque augustéenne et du début du 1^{er} s. apr. J.-C.
8. Vienne (Isère) ; 9. atelier d'Aoste (Isère) ;
10. "Kleeblattkannen" d'Avenches (Suisse) ; 11. Séguret (Vaucluse) (éch. 1/4).

fréquemment un poucier et deux petites protubérances à leur sommet, à la jonction avec la lèvre. La forme reproduit fidèlement celle des vases en bronze qui comportent précisément un couvercle fixé au sommet de l'anse. Sur certains vases, les protubérances sont percées (Fig. 6) comme les charnières des couvercles. On connaît par ailleurs quelques exemplaires de vases avec un couvercle en céramique fixé par un fil de cuivre.

Ces récipients sont le plus souvent couverts d'un engobe micacé ou rouge, comme cela se faisait beaucoup à partir du II^e s. Ces bouilloires ont d'ailleurs souvent été fabriquées dans les mêmes ateliers.

On connaît par ailleurs des vases de forme aplatie, quelquefois dénommés "gourdes" (cf. Lattara 6), produits dans les ateliers voconces, avec des pâtes kaoliniques, qui pourraient avoir eu une fonction de bouilloires ou de bouillottes (Goudineau et Gras 1978)(Fig. 10).

LES ATELIERS

On connaît actuellement une douzaine d'ateliers ayant produit des bouilloires (Fig. 7 et 8) :

- Dieulefit (Drôme) est à ce jour le plus ancien atelier que l'on connaisse ayant fabriqué des bouilloires. Il a fonctionné depuis l'époque d'Auguste jusqu'au III^e s. Ces bouilloires ont été faites en argile kaolinique et ont subi une cuisson en mode B.

- L'atelier de La Graufesenque (Aveyron) a également produit des bouilloires en pâte kaolinique à partir de la fin du I^{er} s. av. J.-C., en pratiquant des cuissons en atmosphère réductrice.

- A Lyon, une production de bouilloires du milieu du I^{er} s. apr. J.-C. a été attestée par les fouilles de l'atelier de La Sarra. En fait cet atelier a été en activité pendant une période beaucoup plus large, certainement jusqu'au III^e s. Les bouilloires y sont élaborées avec les mêmes pâtes argileuses que le reste de la production culinaire (une argile siliceuse naturellement dégraissée), et les cuissons sont réalisées en atmosphère réductrice.

- Aoste (Isère) est un centre de production de bouilloires en pâte siliceuse cuites en mode B, ayant fonctionné certainement dans la deuxième moitié du I^{er} s.

- L'atelier de Soubran (Charente-Maritime) a produit des bouilloires en argile kaolinique entre 75 et 150 apr. J.-C. (Sanrot et Sanrot 1991). Les cuissons se sont faites en atmosphère réductrice et aussi en atmosphère oxydante.

- Petit-Niort (Charente-Maritime) a également fabriqué des bouilloires en argile kaolinique, et tout comme Soubran, est daté de 75-150 (Sanrot et Sanrot 1991). Les cuissons sont apparemment également réalisées en atmosphère réductrice et oxydante.

- La Ferté (Saône-et-Loire) : la production de bouilloires est datée, par référence aux sites de consommation, des II^e et III^e s. Les cuissons sont réalisées en mode A et les récipients sont parfois recouverts d'un engobe rouge et micacé. Les pâtes employées sont apparemment des pâtes siliceuses.

- Autun (Saône-et-Loire) a révélé un atelier qui a fabriqué des bouilloires en céramique à la fin du II^e s. et au III^e s. Elles ont également été cuites en atmosphère oxydante et sont couvertes d'un engobe micacé. On ne connaît pas la nature de l'argile employée.

- A Augers-en-Brie (Seine-et-Marne), un atelier a fonctionné à la fin du II^e s. Les bouilloires y ont été cuites en atmosphère réductrice. On ne connaît pas non plus la nature de la pâte argileuse employée.

- Lizines (Seine-et-Marne) : les fouilleurs ont dit avoir vu lors

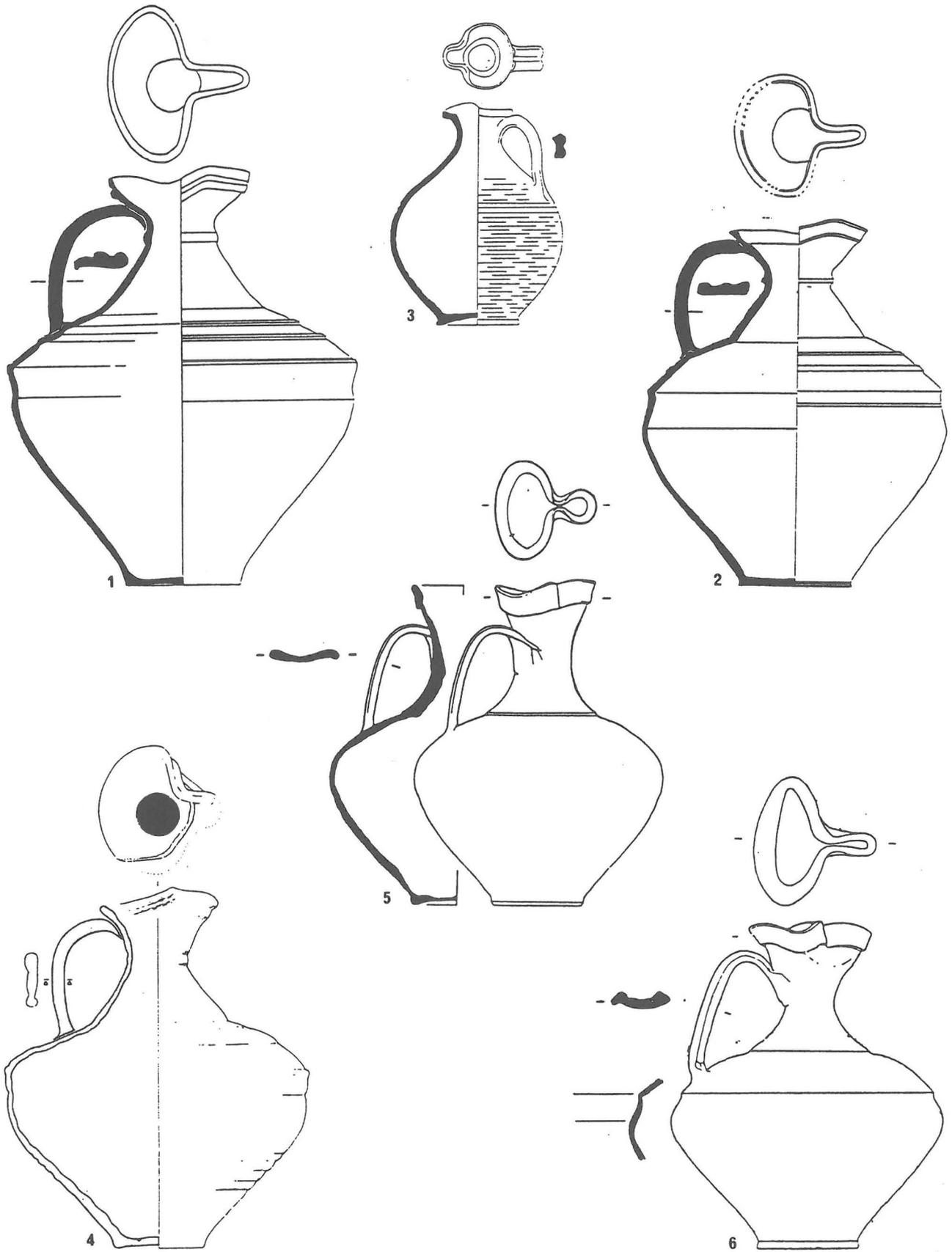


Figure 3 - Bouilloires en céramique du 1^{er} s. apr. J.-C.
 1. Rue des Farges (Lyon) ; 2. Habitat des Farges (Lyon) ; 3. Atelier de La Graufesenque ;
 4. Saint-Marcel, environs de Port-Guillot (Saône-et-Loire) ; 5. La Roberte, Châteauneuf-du-Rhône (Drôme) ;
 6. La Roberte, Châteauneuf-du-Rhône (Drôme) (éch. 1/4).

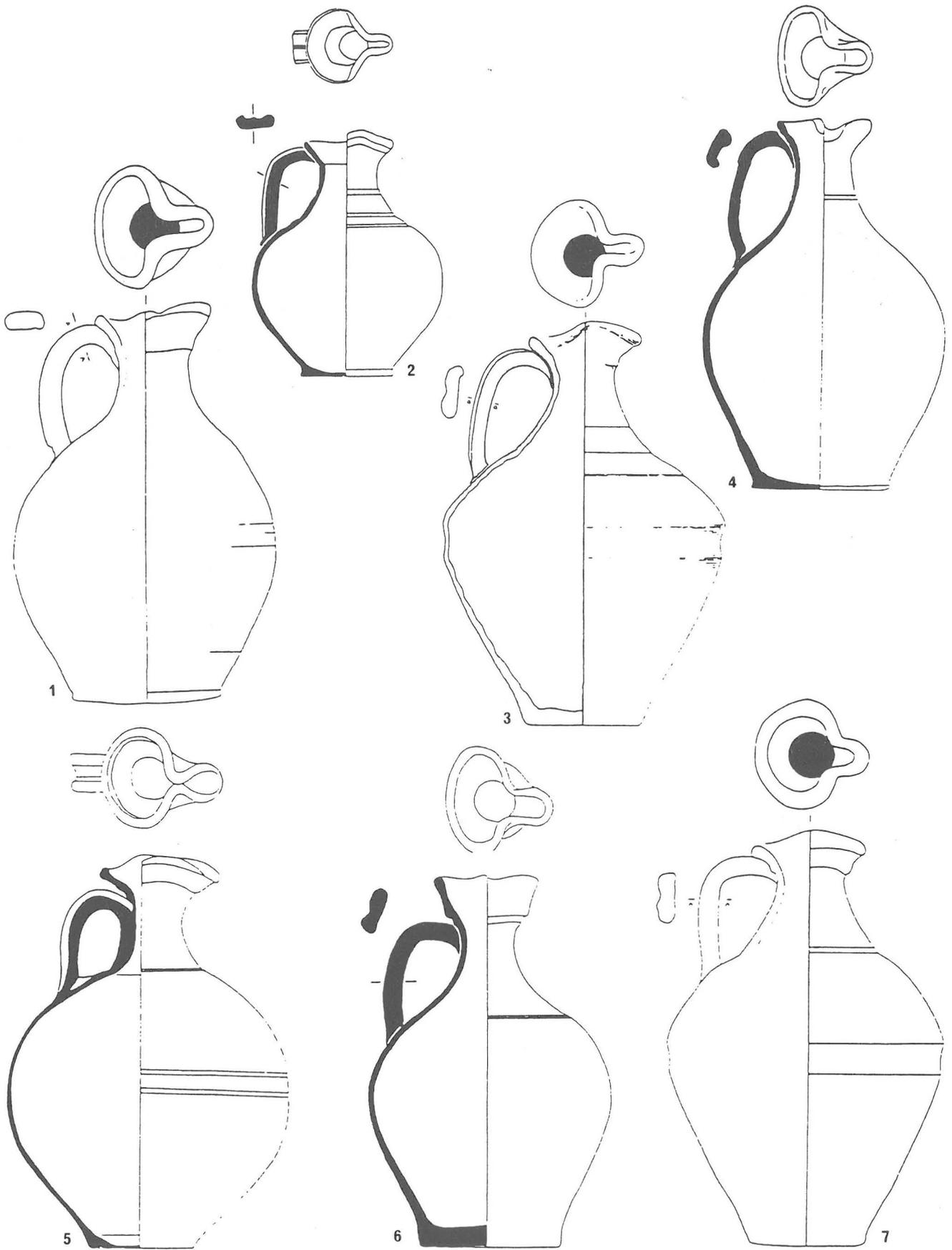


Figure 4 - Bouilloires en céramique des II^e-III^e s. apr. J.-C.
1. Atelier de La Ferté (Saône-et-Loire), fin II^e s. apr. J.-C. ; 2. Verbe incarné (Lyon), II^e s. apr. J.-C. ; 3. Bragny (Saône-et-Loire) ;
4. Rue des Farges (Lyon), fin II^e-début III^e s. apr. J.-C. ; 5. Beaumont-sur-Oise, III^e s. apr. J.-C.,
6. Rue des Farges (Lyon), fin II^e-début III^e s. apr. J.-C. ; 7. Petit Creusot (Chalon-sur-Saône), III^e s. apr. J.-C. (éch. 1/4).

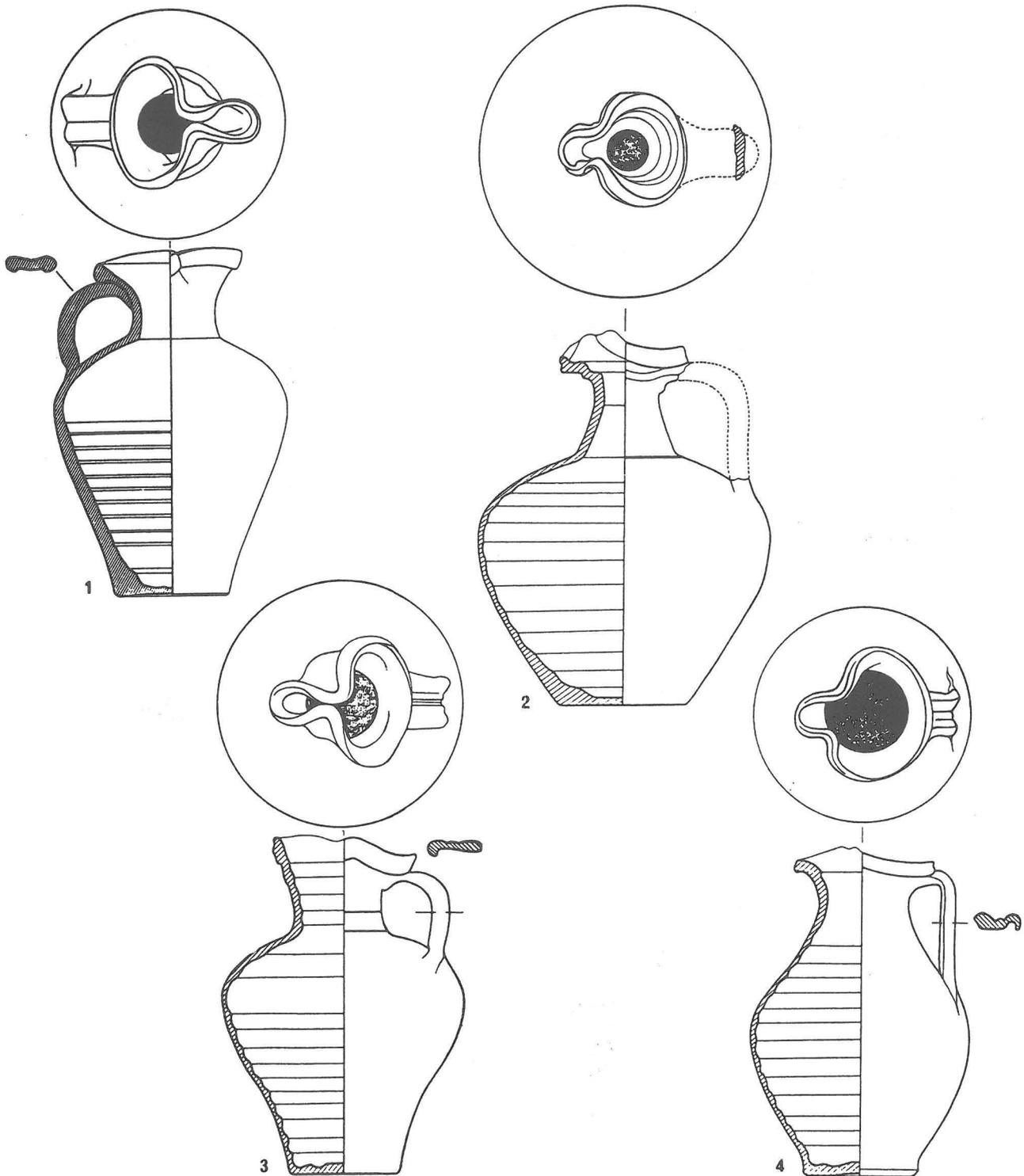


Figure 5 - Bouilloires en céramique d'Aquitaine.
 1. Atelier du Petit-Niort (Charente-Maritime), I^{er}-III^e s. apr. J.-C. ; 2. Bordeaux, I^{er} s. apr. J.-C. ;
 3. Atelier du Petit-Niort (Charente-Maritime), I^{er}-III^e s. apr. J.-C. ; 4. Bordeaux, III^e s. apr. J.-C. (éch. 1/4).

d'une fouille un atelier qui aurait produit des bouilloires à la fin du II^e s. ...

- Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise) a livré un centre qui a fabriqué des bouilloires cuites en mode B durant le III^e s. Nous ne disposons d'aucun renseignement sur la nature de l'argile utilisée.

- La Boissière-Ecole (Yvelines) est un atelier qui a aussi fabriqué des bouilloires grises, mais qui sont couvertes d'un engobe mica-cé. Il a également fonctionné pendant le III^e s. On y a, semble-t-il,

récemment analysé les pâtes argileuses utilisées.

- Champallement (Nièvre) : un atelier y a vraisemblablement produit des bouilloires.

- A Bussy-le-Repos (Yonne) également.

- Braives (Belgique) a accueilli un atelier céramique qui, aux II^e et III^e s., a produit des bouilloires grises. Nous ne connaissons pas la nature des argiles employées.

- Beuvraignes (Picardie) a aussi produit des bouilloires.

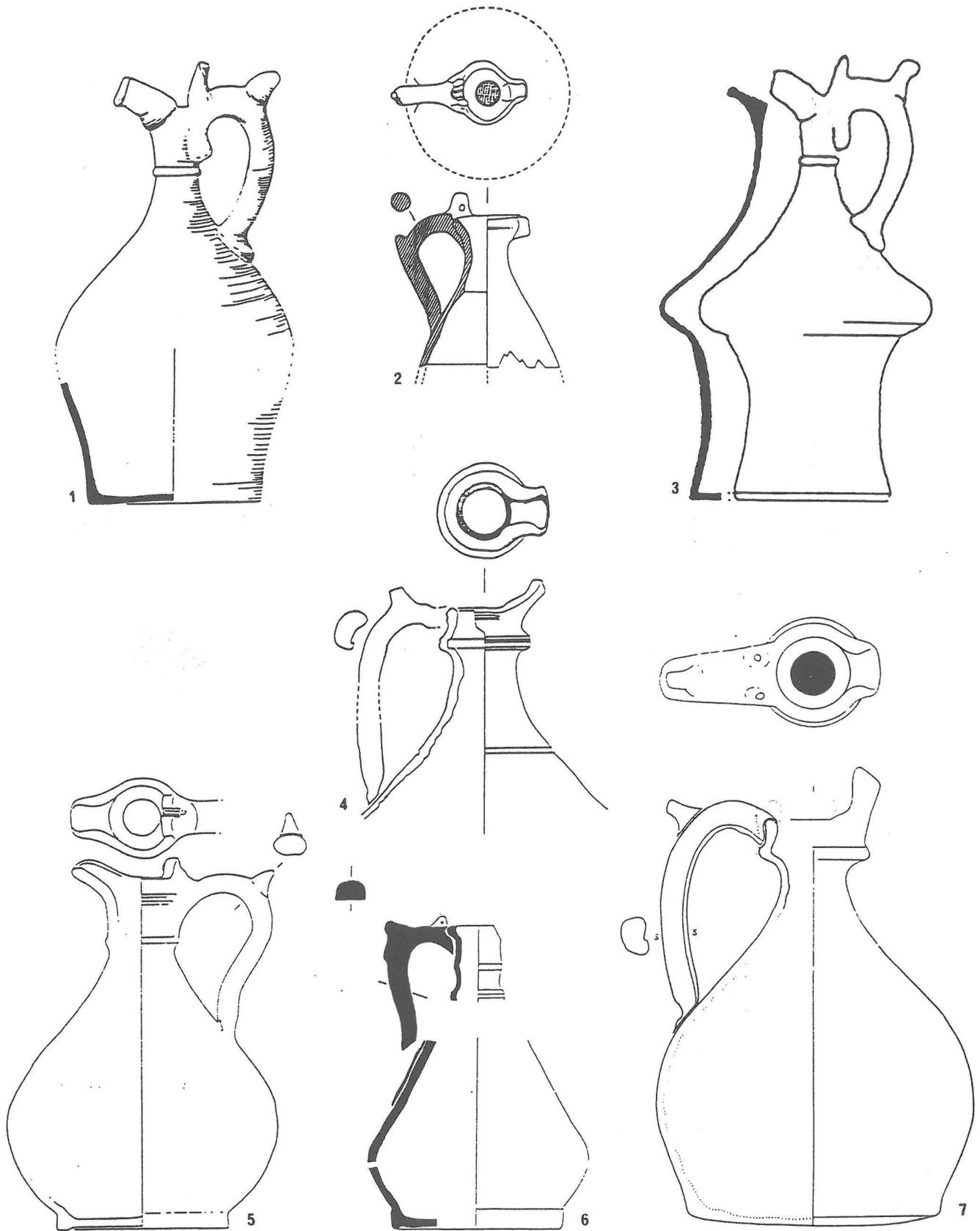


Figure 6 - Bouilloires imitant des bouilloires métalliques à pocier et couvercle.
 1. Atelier de La Boissière-Ecole (Yvelines), III^e s. apr. J.-C. ; 2. Atelier de Soubran (Charente-Maritime), I^{er} s. apr. J.-C. ;
 3. Atelier de La Boissière-Ecole (Yvelines), III^e s. apr. J.-C. ; 4. Vienne (Isère), II^e-III^e s. apr. J.-C. ;
 5. Atelier de Autun (Saône-et-Loire), fin II^e-III^e s. apr. J.-C. ; 6. Verbe Incarné (Lyon), II^e s. apr. J.-C. ;
 7. Gué de Gigny/Thorey (Saône-et-Loire) (éch. 1/4).

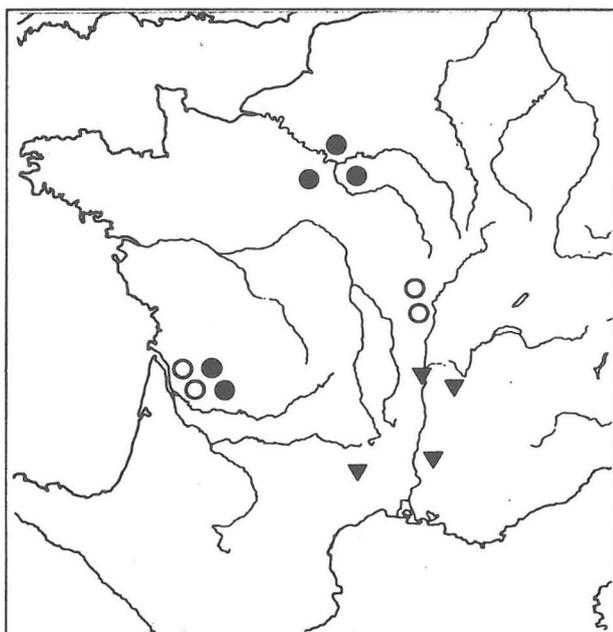


Figure 7 - Carte de répartition de certains ateliers céramiques ayant fabriqué des bouilloires.
Modes de cuisson et chronologie :
I^{er} s. : ▽ cuisson oxydante ; ▼ cuisson réductrice ;
II^e-III^e s. : ○ cuisson oxydante ; ● cuisson réductrice.

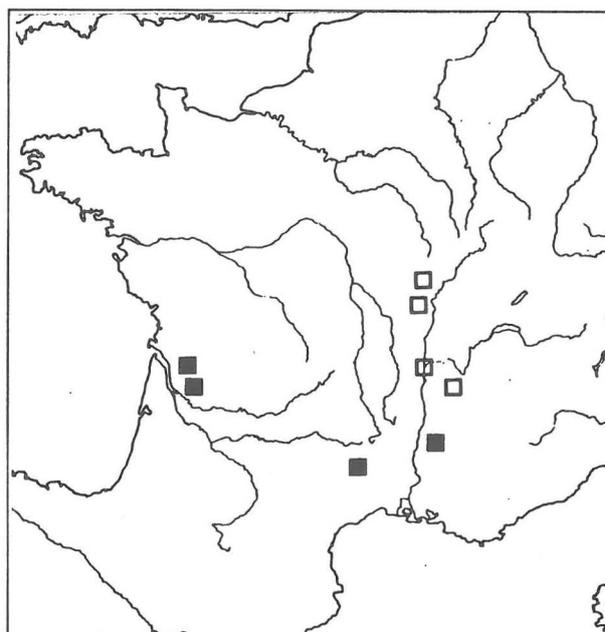


Figure 8 - Carte de répartition de certains ateliers céramiques ayant fabriqué des bouilloires.
Type de pâte argileuse :
■ : en argile kaolinique ;
□ : en argile siliceuse non kaolinique.

Il est bien évident que cette recension rapide n'est sûrement pas exhaustive. Les formes sont d'ailleurs attestées dans des productions dont les ateliers ne sont pas connus ou sont encore mal connus (par exemple les ateliers de production de la céramique craquelée-bleutée qui est une céramique réalisée en pâte kaolinique cuite en atmosphère réductrice ...)

III. LES CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES

Trois points nous permettent d'argumenter en faveur d'une fonction de bouilloire pour ces objets :

1. Tout d'abord ces récipients sont toujours réalisés à partir d'un matériau adapté à un usage culinaire. Pour donner un bref rappel des possibilités techniques céramiques, on peut dire qu'on peut classer les argiles dans deux catégories : la première catégorie concerne celles qui, une fois cuites, résistent peu à l'action des flammes (les argiles calcaires), et la deuxième catégorie englobe toutes celles qui sont davantage adaptées à une fonction culinaire (les argiles siliceuses). C'est à partir de l'époque romaine que les potiers vont faire nettement la distinction entre les argiles calcaires qui seront réservées à la fabrication de vaisselle de service, et les argiles non-calcaires ou siliceuses, qui pourront être utilisées indifféremment pour la fabrication de vaisselle culinaire et pour la fabrication de vaisselle de service. L'argile de nature calcaire, qui doit nécessairement être cuite à une température de cuisson élevée, montre alors un fort coefficient de dilatation et une texture rigide. Ces deux caractéristiques font de cette argile cuite une céramique très fragile qui présente de forts risques de se briser dès lors qu'elle est en contact avec une source de chaleur et qui est donc inadéquate à un usage culinaire. La catégorie des argiles non-calcaires, en revanche, résiste à un passage régulier sur les

flammes, chose qu'une céramique de cuisine doit subir puisqu'elle est destinée à la cuisson des aliments.

Nos récipients sont systématiquement réalisés en argile non-calcaire, c'est-à-dire avec une argile qui est adaptée à une fonction culinaire.

2. De plus, beaucoup de ces récipients sont couverts, sur leur surface interne, d'un dépôt de calcaire qui est caractéristique de l'ébullition d'une eau riche en calcaire. On observe ce dépôt sur la plupart des exemplaires lyonnais, aussi bien sur des exemplaires précoces que sur des spécimens des II^e ou III^e s. cuits en mode A. Ce phénomène est particulièrement net sur les vases trouvés en grand nombre dans la Saône à Chalon (Bonnamour 1987). Il a été constaté également sur les exemplaires de Saintonge (Santrout et Santrout 1979). Ces derniers ont d'ailleurs interprété ces vases comme étant des bouilloires. Il faut constater que ce type de dépôt peut se rencontrer aussi sur d'autres formes de vases, en particulier des pichets ou des *ollæ*, mais de façon beaucoup moins fréquente.

3. Enfin, des traces de flammes ou la présence de dépôt de carbone souvent observé sur la partie inférieure de ces récipients confirment qu'ils ont été utilisés sur le feu ou à proximité des braises. Ces traces sont visibles aussi bien sur les objets gris ou noirs cuits en mode B que sur les objets orange cuits en mode A. Elles sont particulièrement nettes sur les vases trouvés dans la Saône, à Chalon (Bonnamour 1987).

Techniquement, on a aussi remarqué que la bouilloire fait souvent partie du répertoire des ateliers qui travaillent avec des argiles kaoliniques. D'ailleurs, les premières bouilloires fabriquées dans la vallée du Rhône à l'époque augustéenne sont faites avec une pâte argileuse de cette nature. Ceci n'est pas le fait du hasard si l'on se remémore les qualités exceptionnelles de cette argile réfractaire.

Tout d'abord, elle peut être cuite à des températures très élevées (autour de 1000° C), ce qui lui donne une excellente résistance mécanique, dispensant ainsi les potiers de fabriquer des pots dont les parois soient suffisamment épaisses. On peut donc obtenir des récipients culinaires aux parois minces et de ce fait assez légers.

De plus, l'argile kaolinique présente un coefficient de dilatation très bas, proche de celui du verre Pyrex. Ce coefficient, accompagné d'une texture de pâte assez lâche et d'une faible épaisseur de paroi, rend la pâte argileuse très résistante aux chocs thermiques engendrés par les écarts de températures liés à un usage culinaire.

Enfin, cette pâte argileuse présente une porosité ouverte assez importante, ce qui veut dire que sa capacité d'absorption d'eau est élevée. Mais en contrepartie, cette porosité est saturée en très peu de temps par rapport aux autres pâtes argileuses que l'on a pu observer : elle n'absorbe plus du tout d'eau après quatre minutes de contact.

Ces caractéristiques peuvent expliquer pourquoi les premières bouilloires en céramique fabriquées dans la vallée du Rhône étaient faites à base d'argile kaolinique. Bien sûr, les potiers ne disposant pas de telles argiles ont reproduit ces formes avec leurs propres pâtes argileuses. Ainsi l'atelier de céramique culinaire lyonnais qui fabrique des pots à cuire avec une pâte argileuse locale depuis l'installation de la colonie se met à produire des bouilloires avec sa pâte argileuse habituelle à partir de l'époque de Tibère-Claude.

IV. L'EAU BOUILLIE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

L'existence du geste qui consiste à faire monter la température de l'eau afin qu'elle entre en ébullition nous est confirmée par Cicéron. Il évoque une eau qui serait à l'état d'eau bouillante en utilisant le terme «*aqua feruenti*» : «enfin, Rubrius lui-même inonde Philodamus d'eau bouillante» (Cicéron, *Actionis in C. Verrem secundae*, 67).

La littérature latine fournit beaucoup d'exemples où l'eau bouillante est utilisée, dans différents domaines :

- En ce qui concerne les soins du corps, on avait depuis longtemps reconnu que l'eau malsaine devient potable si on la fait bouillir. Les textes hippocratiques et notamment *Airs, Eaux, Lieux* classifient les eaux en cinq catégories : les eaux stagnantes, les eaux de source, les eaux de pluie, les eaux de fonte des neiges et les eaux des grands cours d'eau ou canalisations. On avertit le lecteur que les eaux de pluie sont les meilleures à la santé et on le prévient des maladies auxquelles il s'expose s'il ne prend pas le soin de faire bouillir l'eau d'une manière générale (Jouanna 1994). Ce savoir expérimental a été conservé par la suite et des médecins de l'époque romaine mettent en garde les imprudents qui ne feraient pas bouillir l'eau qu'ils voudraient boire. Même Pline l'Ancien fait référence à cette connaissance : «On s'accorde pour reconnaître que toute eau bouillie est meilleure [...], on corrige une eau malsaine en la faisant bouillir jusqu'à réduction de moitié» (Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXXI, 23).

- L'eau bouillie était également employée comme breuvage. On appréciait «la noble fraîcheur de l'eau bouillie» (Martial, *Epig.* XIV, 116), c'est-à-dire la *decoc-*

ta dont l'invention est attribuée à Néron : «C'est une invention de l'empereur Néron de faire bouillir l'eau, de la mettre dans des flacons de verre et de la refroidir dans la neige ...» (Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXXI, 23). Martial mentionne le «flacon enfermé dans un léger revêtement d'osier et propre à conserver l'eau bouillie et glacée» qu'il offrira en présent le jour des Saturnales malgré la rigueur du temps à cette période de l'année (Martial, *Epig.* II, 85). De même «Que l'estomac du maître s'échauffe trop, de vin et de bonne chère, on lui apporte de l'eau bouillie plus froide que les neiges gétiques» (Juvénal, *Satires* V, 50). D'ailleurs «on s'accorde pour reconnaître [...] que l'eau se refroidit davantage après avoir été chauffée» (Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXXI, 23) !

- Enfin, la coutume antique de mélanger de l'eau au vin que l'on boit date certainement d'une époque très ancienne de l'histoire grecque (Homère). Il semble que les Grecs ne consumaient absolument jamais le vin pur, ce qui paraît plus toléré dans le monde romain. Néanmoins, pour les uns comme pour les autres, boire le vin pur était un vice d'ivrogne, de barbare ou de satyre. L'eau que l'on mélangeait au vin pouvait être froide (ce qui paraît être le plus courant) ou chaude : «Si tu bois ton vin chaud, la substance du vase murrhin convient au brûlant Falerne, et le vin acquiert ainsi un goût meilleur» (Martial, *Epig.* XIV, 113). Des esclaves étaient chargés de distribuer l'eau chaude ou froide aux convives qui pouvaient faire ce mélange à leur guise (voir Juvénal, *Satires* 5, 63) et des aiguières étaient à leur disposition dans le service de table, les unes contenant de l'eau froide, les autres de l'eau chaude (Martial, *Epig.* XIV, 105). Lorsque Tacite relate le meurtre de Britannicus (Tacite, *Annales* XIII, 16), il fait d'abord mention d'un breuvage («*potio*») qui aurait été trop chaud et dans lequel les esclaves auraient alors ajouté de l'eau, le poison y étant mélangé. Faut-il interpréter le terme «*potio*» comme du vin que l'on aurait mélangé à de l'eau chaude ou comme une autre boisson chaude (eau chaude seule, bouillon, tisane, etc.) ?

- Enfin, bien que l'on n'ait aucune information à ce sujet, il paraîtrait vraisemblable que les Romains aient constaté l'efficacité de l'eau chaude pour le nettoyage des plats dans lesquels ils avaient élaboré des préparations culinaires.

V. CONCLUSION

Il semble donc évident que ces vases dénommés «*cruches*» avaient une fonction bien précise et n'étaient pas destinés à servir le vin, ni à chercher l'eau à la fontaine, mais bien à faire chauffer de l'eau. Contrairement à ce qui est dit fréquemment, ils n'ont pas de relation de filiation avec les vases grecs en pâte calcaire dont la fonction était toute autre.

L'étude de la chronologie et de la diffusion de ces vases montre qu'ils apparaissent en Narbonnaise à la fin du I^{er} s. av. J.-C. et que leur diffusion est restreinte dans un premier temps aux régions méditerranéennes ou précocement romanisées.

Les vases de cette forme se rencontrent en Italie, mais les récipients en céramique sont peu fréquents. Les fouilles d'Ostie n'en ont livré que quelques exemplaires qui pourraient d'ailleurs être des importations

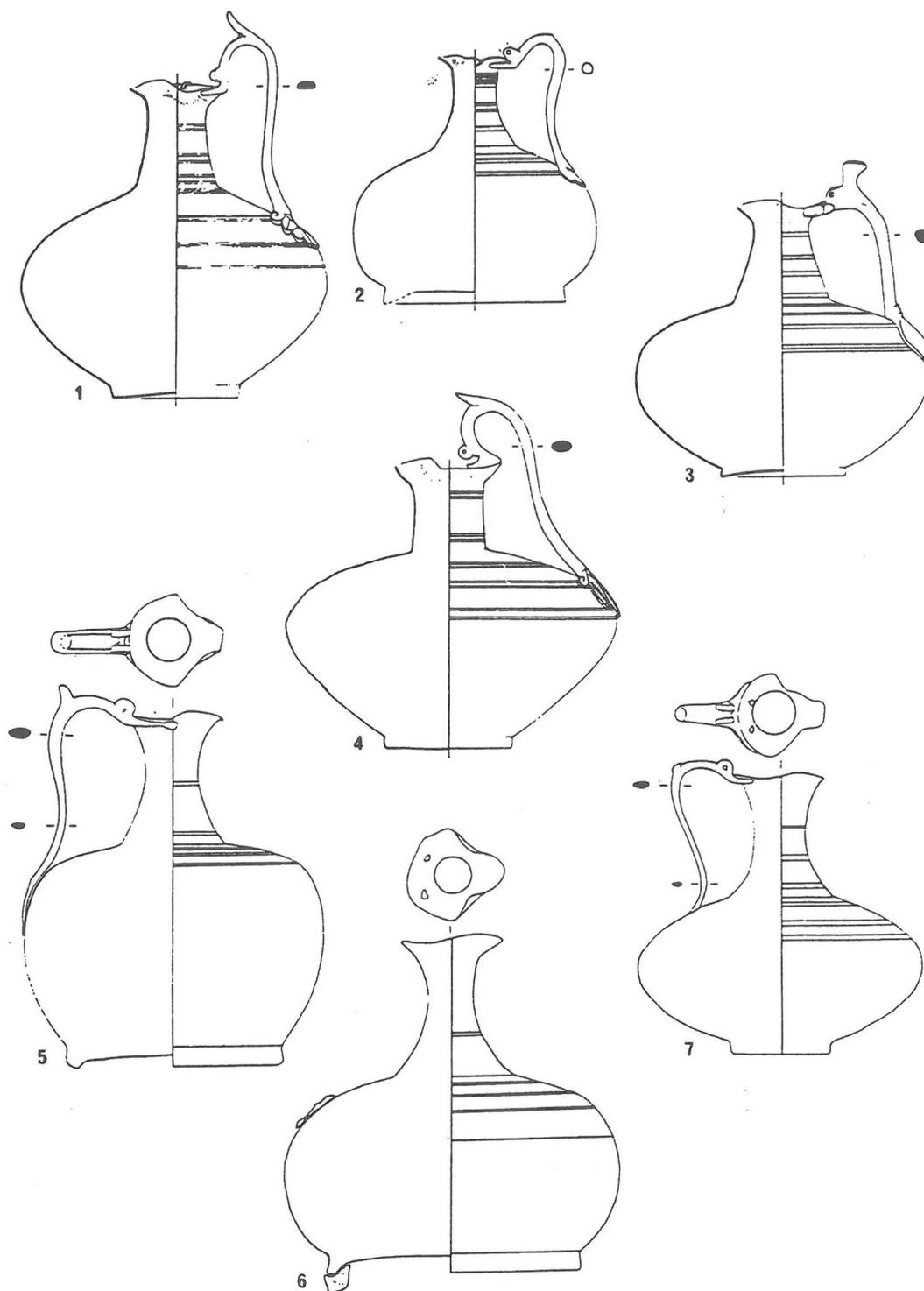


Figure 9 - 1 à 4 : Vases en bronze de Pompéi ; 5 à 7 : Vases en bronze trouvés dans la Saône (Chalon-sur-Saône).

gauloises ... En revanche, des récipients métalliques de forme voisine sont bien connus, notamment par les fouilles de Pompéi (Fig. 9). Bien que ces récipients soient assez rares dans les fouilles, on en connaît

également des exemples en Gaule, en particulier par les découvertes effectuées dans la Saône, à Chalon. Il y a tout lieu de penser que ces "œnochoés" métalliques sont elles-mêmes des bouilloires¹.

1 Depuis la tenue du congrès, une vérification a été faite concernant les vases de Chalon (voir discussion). L. Bonnamour a eu l'obligeance de réexaminer à notre demande ces vases. Il nous a confirmé que plus de la moitié des exemplaires présentaient un dépôt calcaire. Nous le remercions chaleureusement pour ce complément d'informations.

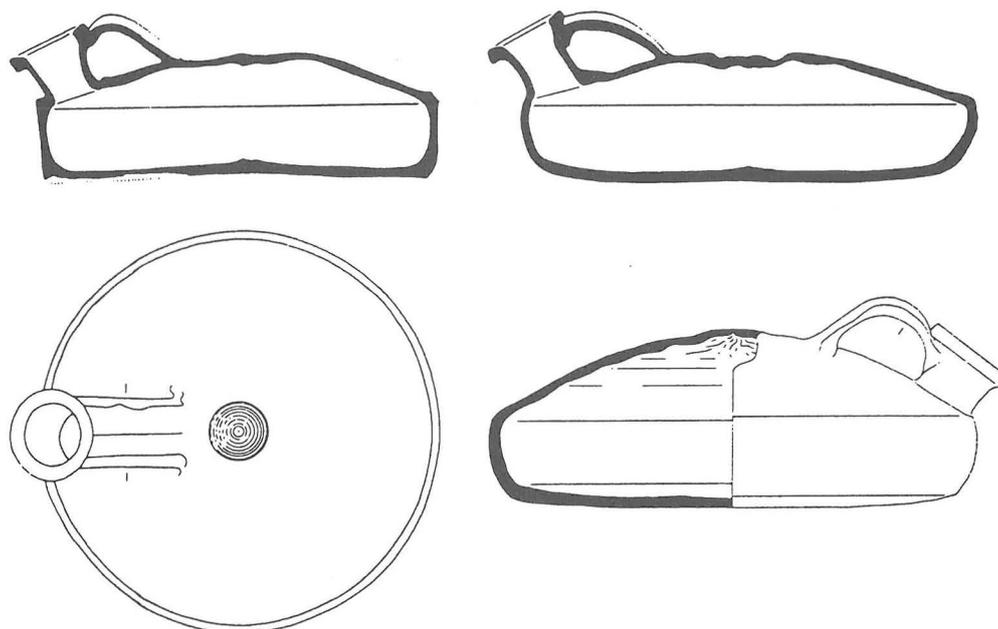


Figure 10 - Bouilloires en pâte kaolinitique de l'atelier de Dieulefit (d'après Goudineau et Gras 1978 ; éch. 1/4).

L'ensemble des "vases à bec tréflé" semble donc bien une production originale gauloise d'époque romaine qui s'inspire de vases métalliques dont la fonction était identique.

Son développement en Gaule traduit sans aucun doute un changement dans les habitudes culinaires et un indice de romanisation, au même titre que l'introduction du mortier ou de la lampe à huile.

Il convient de distinguer ces bouilloires d'autres récipients à bec pincé que l'on rencontre au Bas-Empire. Il

existe en effet, à partir de la fin du III^e s. ou au IV^e s., des vases à bec tréflé qui ne sont pas des bouilloires. Il s'agit de vases qui diffèrent des exemplaires étudiés par leur forme plus élancée mais surtout par leurs caractéristiques techniques : ce sont des vases engobés ou peints qui ne sont pas des céramiques culinaires mais qui sont destinés au service de table (production peinte d'Argonne, forme Chenet 348, Gose 1950, pl. 20, n^{os} 277-278 et Trésors de Terre, pl. XI, n^o 1 et pl. XII, n^o 2).



BIBLIOGRAPHIE

- Alcamo 1986** : J.-C. ALCAMO, *La dénomination des productions de vaisselle commune*, Revue Sites, Hors-Série, 29, 1986.
- Annechino 1977** : M. ANNECHINO, Suppellettile fittile da cucina di Pompei, dans *L'instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei nella prima età imperiale*, Roma, 1977, p. 105-120.
- Arcelin et Arcelin 1973** : P. ARCELIN et C. ARCELIN, La nécropole protohistorique de la Catalane aux Baux-de-Provence, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1973, 6, p. 91-189.
- Arcelin-Pradelle 1984** : C. ARCELIN-PRADELLE, La céramique grise monochrome en Provence, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1984, Suppl. 10.
- Baratte et alii 1984** : F. BARATTE, L. BONNAMOUR, J.-P. GUILLAUMET et S. TASSINARI, *Vases antiques de métal au Musée de Chalon-sur-Saône*, suppl. 5 à la R.A.E., Dijon, 1984.
- Blanc et Nercessian 1992** : N. BLANC et A. NERCESSIAN, *La cuisine romaine antique*, Glénat, 1992.
- Bonnamour 1987** : L. BONNAMOUR, Un type de céramique gallo-romaine commune en Val de Saône : la cruche à bec tréflé, dans *Revue Archéologique de l'Est*, 1987, 38, p. 317-332.
- Brulet 1990** : R. BRULET, *Braives*, 4, 1990.
- Chapotat 1970** : G. CHAPOTAT, *Le matériel de La Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine*, 1970.
- Chenet 1941** : G. CHENET, *La céramique d'Argonne du IV^e siècle et la terre sigillée décorée à la molette*, Mâcon, 1941.
- Dufaÿ et al. 1990** : B. DUFAÿ, Y. BARAT, S. RAUX, Un atelier de potiers du III^e s. à la Boissière-Ecole (Yvelines), dans *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Mandeure-Mathay*, 1990, p. 203-212.
- Ettlinger et Simonett 1952** : E. ETTLINGER et C. SIMONETT, *Römische Keramik aus dem Schutthügel von Vindonissa*, Veröffentlichungen der Gesellschaft pro Vindonissa, (Band III), 1952.
- Genin 1993** : M. GENIN, Céramiques augustéennes du Verbe-Incarné à Lyon : Etude de trois ensembles clos, dans *Revue Archéologique de l'Est*, 1993, 163, p. 63-104.
- Gaudillère 1973** : A. GAUDILLERE, Sondage d'une fosse dépotoir de poterie commune à La Ferté (Le Dézaret-Saône-et-Loire), dans *Découvertes archéologiques du Tournaigeois*, 1973, p. 19-28.

- Gaudillère 1975** : A. GAUDILLERE, Site de Saint-Ambreuil, La Ferté, dans *Découvertes archéologiques du Tournugeois*, 1975, p. 69-82.
- Godard 1992** : C. GODARD, Une réserve de céramiques de l'époque de Claude à Vienne (Isère), dans *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Tournai*, 1992, p. 239-262.
- Godard 1995** : C. GODARD, Quatre niveaux d'abandon de la ville de Vienne (Isère) : éléments pour la chronologie des céramiques de la fin du II^e s. et du III^e s. apr. J.-C., dans *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Rouen*, 1995, p. 285-321.
- Gose 1950** : E. GOSE, *Gefasstypen des Römischen Keramik im Rheinland*, 1950.
- Goudineau 1977** : C. GOUDINEAU, Note sur la céramique commune grise gallo-romaine de Vaison, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1977, 10, p. 153-169.
- Goudineau 1979** : C. GOUDINEAU, *Les fouilles de la Maison au Dauphin*, XXXVII^e suppl. à *Gallia*, 1979.
- Goudineau et Gras 1978** : C. GOUDINEAU et R. GRAS, La céramique grise gallo-romaine, note complémentaire, dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1978, 11, p. 195-212.
- Jegaden 1986** : M. JEGADEN, *La céramique commune du dépotoir (110-150 ap. J.-C.) du site du clos du "Verbe Incarné" à Lyon*, Mémoire de Maîtrise, Université de Lyon II, 1986.
- Joly 1992** : M. JOLY, *Recherches sur les céramiques communes gallo-romaines dans l'est de la Bourgogne*, Thèse de 3^e cycle, Université de Dijon, 1992.
- Jouanna 1994** : J. JOUANNA, L'eau, la santé et la maladie dans le traité hippocratique des airs, eaux, lieux, dans *B.C.H., Suppl.* 28, 1994, p. 25-40.
- Lagrand et Thalmann 1973** : C. LAGRANDE et J.-P. THALMANN, *Les habitats protohistoriques du Pègue (Drôme). Le sondage n° 8*, 1973.
- Laroche 1987** : C. LAROCHE, Aoste (Isère) : un centre de production de céramiques (Fin du 1^{er} s. av. J.-C.-Fin du 1^{er} s. ap. J.-C.). Fouilles récentes (1983-1984), dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1987, 20, p. 281-348.
- Laroche 1992** : C. LAROCHE, L'atelier de La Sarra, *Les ateliers céramiques antiques de la moyenne vallée du Rhône*, 1992, p. 44-46.
- Lattara 6** : J.-C. MEFFRE et C. RAYNAUD, Céramique commune kaolinique, dans M. Py (dir.), *Dicocer*, Lattara 6, 1993, p. 488-489.
- Martin 1986** : S. MARTIN, *La vaisselle céramique commune d'un dépotoir (180-220 ap. J.-C.)*, Diplôme de l'E.H.E.S.S., 1986.
- Meffre 1988** : J.-C. MEFFRE, L'habitat F des Sausses (Séguret, Vaucluse), dans *Documents d'Archéologie Méridionale*, 1988, 11, p. 97-133.
- Mérigoux 1980** : E. MERIGOUX, *La céramique commune "sombre" du dépotoir flavien (70-90) du site de la Rue des Farges à Lyon*, Mémoire de maîtrise, Lyon III, 1980.
- Olcese 1993** : G. OLCESE, *Le ceramiche comuni di Albintimilium*, Univ. di Siena, 1993.
- Ostie II**, dans *Studi Miscellanei*, 16, 1968-1969.
- Pelletier 1976** : A. PELLETIER, Construction augustéenne et dépotoir tibérien dans le sanctuaire métraoque de Vienne (Isère), dans *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1976, 9, p. 115-142.
- Roth-Rubi 1979** : K. ROTH-RUBI, Untersuchungen an den Krügen von Avenches, dans *Rei Cretariae Romanae Favtorum*, Acta Suppl. 3, 1979.
- Santrot et Santrot 1979** : M.-H. SANTROT et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, CNRS, Paris, 1979.
- Santrot et Santrot 1991** : M.-H. SANTROT et J. SANTROT, Soubran et Petit-Niort (Charente-Maritime), dans *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Cognac*, 1991, p. 83-97.
- Schindler-Kaudelka 1989** : E. SCHINDLER-KAUDELKA, *Die Gewöhnliche Gebrauchskeramik von Magdalensberg*, Klegentfurt, 1989.
- Sparkes et Talcott 1970** : B. A. SPARKES et L. TALCOTT, Black and plain pottery of the 6th, 5th and 4th centuries B. C., *The Athenian Agora*, 12, 1970.
- Thompson 1934** : H. A. THOMPSON, Two centuries of Hellenistic Pottery, dans *Hesperia*, 3, 1934.
- Tuffreau-Libre 1980** : M. TUFFREAU-LIBRE, *La céramique commune gallo-romaine dans le nord de la France (Nord, Pas-de-Calais)*, CNRS, 1980.
- Trésors de Terre 1993**. B. DUFAY (dir.), *Trésors de terre. Céramiques et potiers dans l'Île-de-France gallo-romaine*, Catalogue d'exposition, Versailles, Conseil Général des Yvelines, 1993.
- Vegas 1973** : M. VEGAS, *Ceramica comun romana del Mediterraneo occidental*, 1973.

Vaisselle métallique :

- Boucher et Tassinari 1976** : S. BOUCHER et S. TASSINARI, *Bronzes antiques du Musée de la Civilisation Gallo-Romaine de Lyon*, 1976.
- Corrocher 1995** : J. CORROCHER, L'eau douce dans le Vichy antique, dans *Revue Sites*, 1995, p. 58-59, 18-34.
- Tassinari 1993** : S. TASSINARI, *Il vasellame bronzeo di Pompei*, L'Erma di Bretschneider, Ministero per i beni culturali ed ambientali soprintendenza archeologica di Pompei, Cataloghi 5, 1993.

DISCUSSION

Président de séance : P. VAN OSSEL

Jacques MEISSONNIER : Sur la dernière diapositive, ne s'agit-il pas plutôt de bouillottes, pour mettre dans le lit, que de bouilloires ?

Armand DESBAT : C'est assez difficile à déterminer tant qu'on n'en aura pas trouver une en place, mais pourquoi pas ! Non, ce sont des bouilloires que l'on a quelquefois appelé bouillottes.

Philippe BET : Pensez-vous que ces "cruches à bec tréflé" ont une fonction exclusive de bouilloires ? Avez-vous vu, sur les sites de consommation, si elles avaient systématiquement des traces de calcaire ou est-ce une utilisation qui peut être secondaire ?

Cécile BATIGNE : Ces traces sont assez systématiques mais, effectivement, avec une pâte culinaire, un tel objet peut aussi bien servir pour le service que pour la cuisson.

Philippe BET : Elles peuvent être utilisées dans les deux fonctions, ou pas ?

Armand DESBAT : Aucune forme n'a une fonction exclusive ; on peut toujours la détourner de sa fonction originelle ...

Philippe BET : C'est pour savoir s'il faut ou non garder des guillemets autour de cruche ?

Armand DESBAT : Un bol peut servir le matin pour le petit déjeuner, à midi pour des cacahuètes et le soir pour la purée du gamin. Mais le fait qu'on ait choisi systématiquement des céramiques culinaires et que ce type de céramiques ait été produit majoritairement dans des ateliers ayant fabriqué de bonnes céramiques culinaires prouve que la fonction première était culinaire ; après, on n'est pas obligé d'utiliser sa bouilloire pour faire bouillir de l'eau.

Philippe BET : Y compris pour les vases à engobe rouge du Val de Saône ?

Armand DESBAT : On les trouve avec des dépôts calcaires parce qu'ils proviennent de la Saône, dans des conditions de conservation exceptionnelles qui font qu'on voit les traces de feu : il y a pratiquement encore la suie sur les récipients. A l'inverse, en milieu terrestre, l'acidité du sol attaque le calcaire et il ne faut pas conclure à l'absence de dépôt parce qu'on ne le voit plus.

Cécile BATIGNE : De la même façon, dans certaines régions, l'eau n'est pas très calcaire et faire bouillir l'eau ne provoque pas forcément de dépôts.

Hervé SELLES : Je pense que la carte que vous avez dressée est un état de la recherche ... On connaît, dans certains ateliers de productions régionales, en NPR, donc en version réductrice, des versions carénées à l'époque claudio-néronienne ; on retrouve aussi, notamment sur des exemples plus tardifs, la présence de calcite à l'intérieur. Troisième point, celles avec un bec beaucoup plus allongé sont des imitations d'œnochoés dont certains exemples présentent justement un conduit interne destiné à chauffer le liquide.

Armand DESBAT : Je pense qu'une bonne partie de ces vases métalliques, appelés œnochoés, sont eux-mêmes des bouilloires : c'est l'objet idéal et efficace pour faire une bouilloire ...

Henri LEREDDE : Justement, a-t-on observé, sur les récipients métalliques, des dépôts calcaires ?

Armand DESBAT : Personne ne s'est jamais penché sur la question.

Henri LEREDDE : C'est bien ce qu'il me semblait !

Hervé SELLES : A Chartres, dans les années 1980, on a trouvé une œnochoa en bronze qui présentait des dépôts de calcite à l'intérieur.

Armand DESBAT : Les publications ne précisent pas ce genre de détails et il faudrait faire une enquête dans les réserves de musées pour voir si on retrouve ces dépôts qui sont généralement considérés comme résultant de l'enfouissement. Par ailleurs, il n'y a jamais eu de véritable réflexion sur l'usage des vases métalliques.

Hervé SELLES : A l'époque où cette œnochoa a été découverte, c'était la cinquième connue en Europe ; donc, de toute façon, les exemples de vaisselle métallique découverts en fouille sont très rares.

Cécile BATIGNE : Et dans les musées les vases en bronze sont restaurées et ce genre de dépôt a été éliminé.

Martine JOLY : L'ensemble le plus spectaculaire de Bourgogne est exposé au Musée de Chalon-sur-Saône, Louis Bonnamour trouvant systématiquement les vases en métal et les vases en terre cuite ; on dispose là d'ensembles qui ne sont pas restaurés.

Robin SYMONDS : Une fois encore, pour montrer que l'Angleterre faisait bien partie de l'Europe, à cette époque, on a toute la gamme que vous avez montrée, avec des exemples plus ou moins semblables, dans plusieurs ateliers. Cependant, je n'ai jamais remarqué de dépôts calcaires sur ces formes ; en revanche, on trouve systématiquement ces dépôts sur les pots en BB1, de formes complètement différentes.

Armand DESBAT : Je pense que pour le thé, on préfère l'eau non calcaire !

Christian VERNOU : Pour l'Aquitaine et, en particulier, pour la Saintonge, Saintes est un lieu de romanisation précoce et je confirme ces dépôts calcaires sur un certain nombre de bouilloires, particulièrement à partir de la deuxième moitié du 1^{er} s. Pour les exemples antérieurs, je te citais, hier, l'exemple du camp d'Aulnay. A Saintes même, dans la première moitié du 1^{er} s., on atteste souvent des dépôts calcaires dans des vases de forme simple, à pâte grésée ou kaolinitique, avec parfois des traces de feu extérieures.

Pierre ENGEL DE BECKER : En ce qui concerne le dernier document que nous avons vu, je peux ajouter que ce même type persiste, en Afrique du Nord, en sigillée claire ; mais là, on ne l'appelle pas bouillotte mais gourde.

Armand DESBAT : Oui, je sais que ce type de récipient est également dénommé gourde dans un certain nombre de publications. Je trouve que la forme n'est pas très fonctionnelle pour une gourde et le fait qu'elle soit justement en pâte kaolinitique est un indice pour dire que l'usage n'était pas seulement de mettre un liquide. Dans le cas des productions en sigillée africaine, cependant, on imagine mal que cela puisse être des céramiques culinaires ...

Pierre ENGEL DE BECKER : Le diamètre de ces récipients n'excède pas 10 ou 12 cm ; c'est relativement petit.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Pour apporter un supplément documentaire, ces formes existent dans le nord de la Gaule mais à des époques plus tardives, généralement au Bas-Empire : on en trouve en quantité dans les nécropoles de la fin du IV^e s. Elles sont presque toujours réalisées en pâte grise, sableuse, et on imagine mal qu'elles puissent avoir eu une résistance particulière au feu. Elles existent aussi en céramique peinte, copies d'Argonne. Et, pour reprendre ce que disait Philippe Bet, si cette fonction de bouilloire semble tout à fait attestée, tous ces récipients n'ont pas rempli cette fonction et certains ont dû avoir une fonction détournée de simple vaisselle de table.

Armand DESBAT : Nous n'avons pas précisément abordé le cas des productions tardives où, en effet, la forme est reprise, avec le bec pincé, sur d'autres types de récipients dont il est évident qu'ils n'ont pas une fonction culinaire. Dans certaines régions et à d'autres époques, la forme est reprise avec d'autres fonctions. Je connais évidemment les exemplaires en sigillée, de même que, dans certaines régions comme la Pannonie, il me semble que la forme est produite mais avec d'autres critères. Là, on a raisonné sur l'adéquation entre un type de pâte et un type de forme, avec des traces liées à l'usage qui se vérifient majoritairement.